

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE. — L'HÉRITAGE DE RENÉE.

I

L'hiver ultra-rigoureux qui devait sévir jusqu'au mois de mars 1880, débutait, vers la fin d'octobre 1879, par des froids précoces et très vifs ; — déjà la campagne autour de Paris, et

Un domestique était assis d'un air nonchalant sur la banquette du vestibule.

— Est-ce qu'il est l'heure ? demanda-t-il aux croque-morts.

— L'heure de l'exposition, oui, monsieur.

— Veuillez donc me suivre.

Il gravit les marches d'un large escalier de pierre à rampe



Les croque-morts se baissèrent, prirent le cercueil par ses poignées de métal et le descendirent lentement.

Paris lui-même, étaient enveloppés d'un épais linceul de neige.

Le 20 octobre, vers dix heures du matin, un fourgon des pompes funèbres stationnait devant un hôtel de la rue de Varnes, et des employés de l'administration tendaient de draperies de deuil la porte cochère.

Un écusson portant un grand B couronnait ces draperies.

Les employés placèrent un chevalet roulant dans l'espèce de chapelle ardente organisée sous la voûte.

Des porte-cierge en grand nombre, garnis de leurs cierges allumés, entourèrent le chevalet ; puis, sur un signe du contre-maître dirigeant les travaux, quatre croque-morts, qui n'attendaient qu'un ordre, pénétrèrent dans l'hôtel.

de fer forgé, atteignit le premier étage, traversa deux salons dont l'ameublement offrait un luxe suranné, et pénétra, toujours suivi des quatre croque-morts, dans une chambre à coucher très vaste.

Au milieu de la pièce, posé de travers sur le tapis, se trouvait un cercueil de chaîne à côté duquel brûlait un cierge.

Personne ne veillait dans la chambre. Jamais abandon ne fut plus complet.

Les croque-morts se baissèrent, prirent le cercueil par ses poignées de métal et le descendirent lentement.

Quelques instants plus tard il reposait, couvert d'un drap mortuaire, sur le chevalet disposé ad hoc, et sur ce drap le domestique plaçait un crucifix.

Un escabeau tendu de noir supportait un bénitier portatif, muni de son goupillon.

Le domestique rentra dans l'hôtel, le fourgon s'éloigna, et les quatre employés des pompes funèbres, en attendant l'heure de la levée du corps, allèrent déjeuner chez un marchand de vin restaurateur dont l'établissement occupait le rez-de-chaussée de la maison d'en face.

— C'est égal, camarades, fit l'un deux, nous allons mettre en terre un particulier qui n'a pas l'air d'être regretté beaucoup chez lui.

— Je te crois ! répondit un second croque-mort. Le cercueil au milieu de la chambre, tout de guingois comme une vieille malle... Rien qu'un cierge... Pas un chat pour veiller... Le domestique assistant seul à l'enlèvement de la bière... Ça n'est guère rigolo, tout ça !

— Je parie ce qu'on voudra que la veuve ne se ruinera pas en frais de couronnes sur la tombe ! s'écria un troisième.

En ce moment la femme du marchand de vin, une brave commère un peu bavarde qui tournait autour de la table en mettant le couvert et en écoutant ce qui se disait, prit part à la conversation.

— Vous parlez de la maison d'en face, pas vrai, messieurs ? demanda-t-elle.

— Oui, ma chère dame... Vous connaissiez le défunt ?

— Pardine ! tout le quartier le connaissait...

— Quel homme était-ce ?

— M. Bertin... Un ours fini... Un particulier qui ne rendait point sa femme heureuse...

— Comment saviez-vous ça !

— Par les domestiques, donc !... Elle ne doit pas se rougir les yeux à cette heure à force de pleurer, m'âme Bertin, je vous en réponds ! !

— Il était très vieux le mari ?

— Non, non, cinquante ans tout au plus... mais il les paraissait bien...

— Et sa femme ?...

— Trente-neuf ou quarante à peine... et elle ne les paraît pas...

— Vous croyez qu'elle mettra sa robe de deuil avec autant de plaisir qu'elle en a eu à mettre sa robe de mariage ?

— Avec beaucoup plus, je le garantis ! Elle va pouvoir jouir au moins d'un peu de tranquillité et de liberté, la pauvre chère dame ! Figurez-vous qu'elle était positivement esclave... Son gueux de mari, mauvais comme un suc rouge et jaloux comme un tigre, lui faisait des misères à tout propos et hors de tout propos... Ah ! on la plaignait dans le quartier, où elle passait sa vie à donner aux pauvres.

— Elle est riche ?

— A millions...

— Ça lui permettra de jouir de son veuvage agréablement.

— Elle n'aurait pas besoin de ça pour mener la vie joyeuse si ça lui plaisait, car elle est encore très belle... répondit la maîtresse de l'établissement ; mais je crois que le plaisir est son moindre souci... sans ça les domestiques l'auraient dit. Elle n'est point coquette et ne songe qu'aux pauvres. Figurez-vous qu'à part les jours très rares où elle sortait sans son mari, et ceux où les nécessités venaient chez elle pour y recevoir des distributions d'argent et de vêtements, elle restait claquemurée dans sa chambre, triste comme la mort et pleurant plus souvent qu'à son tour.

— Ah ! siffla-t-elle ! pas gaie l'existence !... Non, là, entre nous il y avait de quoi pleurer...

— Et ce n'est pas tout, reprit la femme du marchand de vin d'un ton confidentiel et en baissant un peu la voix, on suppose qu'il y a un gros secret dans la vie de madame Bertin... un secret qui la ruine et qui la ronge.

— Possible !... Il y en a tant de secrets dans les familles, même les plus huppés... mais un secret de quoi ?

— Dame ! s'il faut en croire les demi-mots de Prosper...

— Qui ça, Prosper ? interrompit l'un des croque-mort.

— Un ancien valet de chambre du défunt qui avait toute la confiance de madame et qui la méritait, mais qui a quitté la maison à la suite d'une discussion avec monsieur... Donc, s'il faut en croire Prosper, il s'agirait d'un enfant...

— Un enfant ?

— Oui, ... Madame Bertin aurait eu une petite fille...

— Eh bien, où est le mal ?

— Le mal, en admettant que la chose soit vraie, bien entendu, et je n'en ai nullement la preuve, c'est que l'enfant, né avant le mariage, n'était pas de feu Bertin... On lui aurait cachée sa faute ; il n'aurait découvert le pot-aux-roses que plus tard, après le conjugo, et à partir de cette découverte la pauvre femme, mariée malgré elle à un butor, a été tarabustée, bousculée, malmenée... Bref, son mari lui a rendu la vie impossible...

— Dame ! ça se comprend, dit un croque-mort. Faut être juste... ça l'ennuyait, cet homme, un enfant... Et la petite fille ?

— Il paraîtrait...

— Toujours d'après M. Prosper ?

— Toujours... Il paraîtrait que l'enfant lui a été enlevée par son amant deux heures après sa naissance, et depuis lors elle n'a jamais revu ni l'amant ni la potite.

— Et voilà longtemps de ça ?

— Assez comme ça... il y a dix-neuf ans que madame Bertin est mariée...

— Sa fille, alors, en aurait à peu près autant... Eh bien, si tout ça est vrai, rien n'empêchera la veuve, présentement, de la prendre avec elle...

— Il est certain qu'elle doit se trouver heureuse d'un veuvage qui est une délivrance... Mais l'histoire est-elle vraie ? M. Prosper ne disait pas la chose d'une façon positive... il fallait le comprendre à demi-mot ; d'ailleurs la jeune fille est peut-être morte...

— Tout est possible, ma chère dame... Servez-nous vite, nous sommes pressés...

Laissons les croque-morts prendre leur repas et prions nos lecteurs de nous accompagner dans la chambre à coucher de la veuve.

Marguerite Bertin, âgée de trente-neuf ans, paraissait en avoir trente-cinq à peine, malgré les souffrances et les chagrins qu'elle avait subis.

Elle était grande et mince, très bien faite et de tournure gracieuse et distinguée.

Des yeux d'un bleu sombre et d'une expression habituellement mélancolique éclairaient un visage aux traits réguliers et sympathiques, couronné par une opulente et soyeuse chevelure noire et brillante à reflets bleu, à peine mélangée de quelque fil d'argent.

Auguste-Dominique Bertin laissait en mourant cinq millions de fortune, assurée par contrat de mariage à la femme qu'il avait pendant dix-neuf années, abreuvée d'humiliations et d'outrages.

Portant le grand deuil de veuve, Marguerite se trouvait en compagnie d'un homme d'environ cinquante ans, vêtu de noir et cravaté de blanc.

— Cet homme était le maître d'hôtel et l'intendant, ou plutôt le factotum de feu Bertin.

— Madame m'a fait appeler ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Jovelet.. Je désire savoir si vous avez exécuté mes instructions relatives à l'ancien valet de chambre de M. Bertin.

— Parfaitement, madame. Je suis allé hier soir en personne à l'hôtel du baron de Rullières... M. de Rullières est encore à son château de Tréville, près de Compiègne, et M. Prosper s'y trouve avec lui...

— Il fallait envoyer une dépêche à Prosper... Je vous ai dit que la chose était pressante...

— J'ai télégraphié sans perdre un instant et je penso que M. Prosper, dont l'attachement à madame était bien connu, obtiendra de son maître l'autorisation de venir aujourd'hui même à Paris.

— C'est bien... s'il arrive, qu'on l'amène sans retard auprès de moi...

— Mais s'il arrivait pendant la cérémonie funèbre ?

— On le ferait attendre ici.

— Madame a-t-elle l'intention de suivre le convoi dans une voiture de deuil ?

— Les convenances l'exigent et je le ferai.

L'intendant allait quitter la chambre.

Marguerite l'arrêta du geste.

— Un mot encore, lui dit-elle.

— Aux ordres de madame.

— Vous m'avez bien remis tous les papiers contenus dans le bureau de M. Bertin ?

— Oui, madame, et j'y ai joint ceux, en petit nombre d'ailleurs, que renfermaient les autres meubles de la chambre à coucher.

— C'est tout ce que je voulais savoir... Allez.

L'intendant se retira.

— Et ces papiers ne m'ont rien appris ! murmura Marguerite restée seule, en se laissant tomber sur un siège avec découragement. Je n'ai rien trouvé... pas une trace ! pas un indice !... Pendant dix-neuf ans j'ai dû me taire et cacher au fond de mon cœur ma souffrance et mon désespoir, sans qu'il me fut même possible de chercher ma fille... Existe-t-elle encore ? Où est-elle ? Robert est-il vivant ou mort ? Il pourrait me la rendre, LUI, car il sait ! Je suis libre à présent... Libre et riche... Il faudra bien que je sache à mon tour !...

Marguerite Bertin s'interrompit pendant un instant, puis elle reprit son fiévreux monologue.

— Prosper avait surpris le secret de ma faute, ou bien il le tenait de son maître qui ne m'épargnait aucun outrage, pas même celui de m'accuser tout haut devant ses gens ! Prosper m'était dévoué... il parlera... je retrouverai ma fille...

De grosses larmes jaillirent des yeux de Marguerite.

— Ma fille... répéta-t-elle ensuite avec exaltation. — Oh ! oui, elle doit vivre ! Dieu est bon... il ne permettra pas qu'après avoir si longtemps souffert je sois déshéritée de toute joie après la mort de mon persécuteur !... Mon enfant me sera rendu... mon enfant qu'on m'a arrachée, et que j'ai trahie en subissant lâchement le mariage qu'on m'imposait... Voilà ma véritable faute ! voilà ma honte ! Qu'est devenu Robert ?... Le reverrai-je jamais ? Me pardonnera-t-il ?... Pourquoi non ? J'ai bien pardonné à mon père, moi... à mon père, unique cause de tout ce que j'ai souffert depuis dix-neuf ans... — Dix-neuf ans... l'âge de ma fille !... Comme elle doit être grande et belle, ma fille !...

De nouvelles larmes vinrent aveugler la pauvre mère...

On frappa doucement à la porte.

Elle se leva, essuya ses yeux et dit :

— Entrez...

Le factotum Jovelet parut.

— Prosper est-il arrivé ? lui demanda vivement Marguerite.

— Non, madame, pas encore...

— Alors que voulez-vous ?

— Mademoiselle de Terrys et M. Paul Lantier, le neveu de madame, demandent à voir madame...

— Y a-t-il beaucoup de monde au salon ?

— Déjà pas mal, oui, madame.

— Je ne recevrai que mes parents.

— Madame ne fera-t-elle aucune exception ?

— Aucune... Amenez ici mademoiselle de Terrys et mon neveu Paul...

— Bien, madame...

Jovelet introduisit dans la chambre de la veuve les deux personnes qu'il venait d'annoncer.

Paul Lantier avait environ vingt ans.

C'était un grand garçon mince et distingué, à la chevelure brune bouclée naturellement, aux longues moustaches soyeuses, cachant à demi des lèvres dont une jolie femme aurait envié la fraîcheur.

Le regard de ses grands yeux noirs était franc et loyal. Son visage aux traits fins inspirait la confiance et la sympathie. Tout en ce jeune homme offrait cet indéfinissable cachet qu'on appelle la « race. » Il ressemblait beaucoup à sa tante Marguerite Bertin dont son père, Pascal Lantier, avait épousé la sœur.

Mademoiselle Honorine de Terrys, fille du comte Adrien-Robert de Terrys, avait vingt-trois ans, mais semblait n'en avoir que vingt.

On n'aurait pu rêver une personne plus exquise.

De taille moyenne, admirablement bien faite et gracieuse dans ses moindres mouvements, elle offrait aux regards émerveillés un visage ovale et souriant, d'une idéale fraîcheur, couronné par une magnifique chevelure de ce blond cendré qui est si charmant et si rare. Les yeux très grands, d'un bleu de pervenche exprimaient la décision et la fermeté, mais la bienveillance se lisait sur les lèvres de corail humide.

Mademoiselle Honorine avait des pieds de Cendrillon et des mains de duchesse.

Aussitôt après avoir franchi le seuil de la chambre, elle courut à Marguerite qu'elle embrassa avec effusion.

— Quel événement, mon amie ! lui dit-elle. Quel événement !...

— Je devais m'y attendre, mignonne... répondit la veuve avec le plus grand calme, sans affecter une douleur hypocrite. M. Bertin était condamné, et depuis quelque temps déjà la catastrophe pouvait se produire d'un jour à l'autre.

— Dieu ait son âme !... reprit la jeune fille. Si j'affirmais que je le regrette, je mentirais !... Or, je suis franche... — Vous voilà donc libre enfin, chère Marguerite, et nous pourrons à l'avenir nous voir sans entraves et nous aimer sans contrainte...

Paul Lantier, qui s'était tenu un peu à l'écart pour ne point gêner les effusions de mademoiselle de Terrys, s'approcha et embrassa la veuve à son tour.

— Chère tante, fit-il, l'heure de la délivrance est donc enfin sonnée pour vous, et le calme commence après tant d'arogés ! Je

ne puis pleurer le parent qui n'est plus, car il était pour mon père et pour moi, aussi bien que pour vous, un ennemi...

— Il est mort, mes enfants, répondit Marguerite, et la mort est sacrée... Vous avez vu, vous avez compris, tout ce que je souffrais... et pourtant je pardonne et j'oublie... Faites comme moi... pardonnez... oubliez... — Paul, donne-moi des nouvelles de ton père...

— Sa santé est bonne, chère tante, mais il s'inquiète un peu des rigueurs prématurées de l'hiver qui viennent entraver ses nombreuses opérations.

— Dieu veuille qu'il n'ait pas entrepris des travaux au-dessus de ses forces !...

— Mon père est courageux et infatigable, vous le savez, ma tante...

— Sans doute, et de plus il est intelligent, mais parfois on s'illusionne... on croit possible ce qui ne l'est pas...

— Mon père a confiance... Tout lui a réussi jusqu'à ce jour...

— Son travail l'a mis à la tête d'une belle fortune honorablement conquise, je le sais, mais il n'opère pas avec ses seules ressources, il manie des capitaux étrangers considérables, et les pertes viennent vite... Plus on tombe de haut plus la chute est terrible...

— Une chute quand on touche au succès, ce serait désolant ! murmura mademoiselle de Terrys, mais heureusement c'est improbable... — M. Lantier passe pour un homme chez qui la hardiesse n'exclut point du tout la prudence... On le cite comme un sage calculateur...

— Il mérite cette réputation, mademoiselle, répondit Paul. Mon père n'abandonne rien au hasard, et pèse longuement les chances bonnes et mauvaises d'une affaire avant de l'accepter.

— Viendra-t-il ? demanda Marguerite.

— N'en doutez pas ! il m'aurait accompagné s'il n'avait eu à donner des ordres urgents relatifs à ses constructions... Les froids prématurés, avec complication de neiges, sont venus le surprendre... — Il faut parer à tout... Il m'a chargé de vous dire, chère tante, qu'il comptait bien, dès aujourd'hui, vous voir plus souvent...

— J'en serai très heureuse... Je suis libre maintenant d'accueillir les personnes qui m'aiment.

— Et nous n'étions pas aimés de M. Bertin... Oh ! non ! dit Paul en souriant.

— C'est vrai, ma famille, même par alliance, lui inspirait une répulsion profonde...

— Ah ! soupira mademoiselle de Terrys à demi-voix, c'était un bien vilain homme...

— Chut ! fit vivement la veuve. Il est convenu que tout est oublié...

Elle ajouta, en s'adressant à Paul :

— Depuis quand es-tu de retour à Paris ?

— Depuis quinze jours, chère tante...

— Tu n'as pas eu un temps agréable pour ton voyage...

— Un temps très froid, mais ça m'était égal... Mon but était de prendre des notes dans les bibliothèques publiques, et je vous réponds qu'il y faisait chaud... Les vieux savants sont frileux...

— Tu est resté quelques jours à Troyes ?

— Une quinzaine...

— Ah ! monsieur Paul est allé à Troyes ?... fit Honorine vivement.

— Oui, mademoiselle... J'y ai recueilli des documents pré-

cieux pour un petit travail que je termine en faisant mon droit... Vous connaissez cette ville, mademoiselle ?

— J'y ai été élevée jusqu'à l'âge de dix huit ans... J'étais pensionnaire de madame Lhermitte, dont l'institution touche à la prison.

— En entendant ces mots, Paul rougit jusqu'au blanc des yeux...

— J'habitais « l'Hôtel de la Préfecture » qui se trouve en face... balbutia-t-il.

— Hôtel dont les fenêtres prennent vue sur la grande cour du pensionnat, ce qui est très indiscret... dit Honorine en riant. Les voyageurs nous lorgnaient pendant les récréations d'une façon gênante, et les plus petites, les gamines, leur répondaient par des grimaces... J'ai laissé là-bas une amie, pas mal plus jeune que moi, Pauline Lambert, avec laquelle j'entretiens une correspondance suivie... Ses parents sont à Paris... Il est probable que je la verrai bientôt ici, car on ne peut la laisser en pension éternellement.

Paul devint pourpre de nouveau.

— Mademoiselle Lambert, une petite brune très jolie et très vive ?... Est-ce cela ? demanda-t-il.

— C'est parfaitement cela... Est-ce que vous l'auriez lorgnée de vos fenêtres, à la façon des voyageurs sans gêne dont je parlais tout à l'heure ?

— Je ne me suis pas permis de la lorgner, mademoiselle, mais je l'ai vue en compagnie d'une jeune fille ravissante, et, si je sais comment elle s'appelle, c'est qu'en passant un dimanche près des élèves qui se rendaient à l'église, je l'ai entendu nommer tout haut par cette même jeune fille...

— Qui m'a succédée dans l'amitié de Pauline... reprit mademoiselle de Terrys. Elle me parle de Renée dans toutes ses lettres.

— C'est cela !... c'est bien cela !! s'écria Paul, — Renée !... un visage adorable !... une tête de madone !

— De ce récit édifiant, mon cher Paul, dit madame Bertin avec un demi-sourire, il faut conclure, ce me semble, que tes occupations à Troyes consistaient surtout à épier les pensionnaires de madame Lhermitte, et à les suivre quand elles allaient à la messe...

— Oh ! ma tante... fit le jeune homme dont le visage s'empourpra pour la troisième fois.

— Cher enfant, je plaisante malgré moi... Tout cela est très innocent, et c'est de ton âge, mais il n'y a pas besoin d'aller à Troyes pour voir de délicieux visages.

En disant ce qui précède, Marguerite regardait Honorine et lui souriait.

— Et votre père, mignonne, comment va-t-il ? lui demanda-t-elle

— Toujours bien faible... bien souffrant... il m'inquiète... Oh ! je me trompe fort, — (et j'ai grand peur de ne pas me tromper), — ou son état s'aggrave de jour en jour... Enfin, je me sens sous le coup d'une catastrophe... et je frissonne à cette pensée...

— Votre tendresse filiale vous pousse à l'exagération, répliqua la veuve. Depuis cinq années je vois le comte de Terreys souffrant, c'est vrai, mais non malade, et je le trouve vigou eux pour un homme que de longs voyages ont fatigué beaucoup...

— Malheureusement je ne puis partager cette opinion... La toux qui l'avait abandonné pendant quelques mois revient plus persistante... plus aiguë... accompagnée de suffocations et de défaillance...

— Que dit son médecin !

— Il n'en veut voir aucun...

— Ne lui cédez pas sur ce point, mignonne... Contraignez-le à autoriser une consultation, ne fût-ce que pour vous rassurer...

— Cela, c'est impossible... il n'y consentira jamais... — Si je faisais venir un docteur, il le congédierait sans même vouloir l'entendre... Il se plaît à répéter : « Je suis mon seul médecin, et c'est à cela que je dois de vivre aujourd'hui. Si j'avais suivi les ordonnances d'un suppôt de la Faculté, il y a cinq ans que je serais mort ! » Que voulez-vous répondre à ce raisonnement, vrai ou faux ?

— Répondre est difficile, j'en conviens, quand on se heurte contre une telle obstination, dit Marguerite Bertin, mais votre père, mignonne, a le plus grand tort de s'en rapporter absolument à ses propres lumières... Au lieu de ne songer qu'à lui, ce qui est de l'égoïsme, il devrait un peu penser à vous... La position de garde-malade n'est point gaie à votre âge, chère enfant. Vous avez vingt-trois ans.

— Je ne les aurai que dans trois mois... interrompit vivement Honorine.

— Et vous n'avez joui d'aucun des plaisirs mondains auxquels votre situation de famille et de fortune vous donne le droit de prendre part ! !

— C'est vrai... — Mais c'est tout naturel, car je n'aurais pas le courage de m'amuser quand mon père souffre.

— Ah ! je sais bien, mignonne, que vous êtes un cœur d'or. L'abnégation et le dévouement sont vos joies... Vous vous oubliez pour votre père... C'est très beau, mais il ne faut pas s'oublier trop !... — M. de Terreys ne sera pas toujours là... Après lui vous vous trouveriez seule, si d'avance vous ne preniez vos précautions...

Madame Bertin, en disant ces mots, jeta sur Paul un nouveau regard.

Le jeune homme ne parut pas s'en apercevoir et demeura complètement impassible.

— Me meriez-vous ? fit Honorine avec une petite moue. Vous me le conseillez ?

— Oui certes, la prudence l'exige...

— Je vous assure que je n'y pense jamais.

— M. de Terreys devrait y penser pour vous, mignonne...

Il ne ferait que son devoir en s'en préoccupant sérieusement

— Je n'ai nul désir de prendre un mari...

— Ce désir vous viendra d'un moment à l'autre...

— J'en doute...

— Vraiment ?

— Oui, chère amie... Si le malheur que vous prévoyez m'arrivait, si je perdais mon père, je ne me hâterais pas, je crois, de me donner un maître... J'ai des idées très indépendantes qui choqueraient peut-être un futur... — J'aimerais voyager... courir le monde... aller... venir... vivre en garçon !... Ça doit être si bon la liberté !... Qu'en pensez-vous, monsieur Paul ?

Le neveu de Marguerite tressaillit.

— Je pense comme vous, mademoiselle, que la liberté est une excellente chose... répondit-il ; mais je crois aussi qu'il y a une chose de bien supérieur à la liberté, c'est la famille... c'est un mari qu'on aime et qui vous aime... des enfants qui vous chérissent et que l'on adore...

Honorine rougit un peu, baissa la tête, parut réfléchir et balbutia :

— Peut-être... oui... peut-être avez-vous raison...

Puis elle ajouta très gaiement

— Vous devez être dans la vérité, mais je n'ai pas encore envie de tout cela...

— Mignonne, répliqua Marguerite, nous en reparlerons...

On frappa discrètement à la porte de la chambre.

— Entrez, fit la veuve.

Jovelet parut.

— Madame, dit-il, on vient pour la levée du corps... c'est l'heure du convoi...

— Bien... donnez les ordres nécessaires... Avez-vous vu la personne que j'attends ?

— Pas encore, madame.

— Vous resterez à l'hôtel pendant la cérémonie, vous prierez cette personne d'attendre mon retour, et vous veillerez à ce que rien ne lui manque...

Jovelet s'inclina, ouvrit la porte tout au large, s'effaça pour laisser passer madame Bertin, mademoiselle de Terreys et Paul Lantier, puis alla donner des ordres.

II

La veuve entra dans le grand salon où l'attendaient les parents et les amis qui devaient suivre à sa dernière demeure le corps du défunt.

Elle reçut avec une politesse froide les compliments de condoléance, et ne se donna point le ridicule de jouer la comédie du désespoir, lorsque tout le monde savait bien qu'elle n'en pouvait éprouver aucun.

Son beau-frère Pascal Lantier, le père de Paul, arriva et se dirigea vers elle pour lui serrer la main.

— Ma chère Marguerite, lui dit-il à voix basse, votre temps d'épreuves est fini... Nous nous verrons souvent à l'avenir, n'est-ce pas ?

— Je l'espère et j'y compte...

— Peut-être pourrez-vous m'expliquer les motifs de l'antipathie que votre mari nous témoignait en toute occasion, à mon fils et à moi...

— Ces motifs, je les ai cherchés souvent sans les trouver jamais... répliqua Marguerite.

— Et c'était plus que de l'antipathie, reprit Pascal. C'était de la belle et bonne haine !...

— Que voulez-vous ? murmura la veuve en poussant un soupir, il me haïssait tant, moi !...

L'entretien de Pascal et de sa belle sœur fut interrompu par l'entrée du maître des cérémonies qui venait donner le signal du départ.

Marguerite abaissa sur sa figure son voile épais de crêpe noir et prit le bras que lui offrait Pascal Lantier. Ils descendirent lentement, et tout le monde les suivit.

Le cercueil était installé déjà sur le corbillard richement empanaché.

(A CONTINUER)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Cie., Éditeurs,

Boîte 1886, Bureau de Poste.

17, rue Ste-Thérèse, Montréal.

LE TESTAMENT SANGlant

DEUXIÈME PARTIE

IV

LE DRAME.

Dominique Ermel, ne doutant pas que cet exécrable délateur ne fût Claude, caressait de la main la crosse de son pistolet, toujours caché sous sa veste; Claude ne souriait pas.

— Un homme de leur suite? reprit avec une lenteur solennelle le procureur-syndic.

— Oui, un homme de leur suite, répondit Drouet au milieu d'un silence de mort.

— Et cet homme, quel est-il?

— C'est ce jeune homme habillé en courrier, livrée bleue et jaune.

Et de la main il montrait Elzéar de Varni.

Ici nous renonçons à peindre.

Le roi, la reine, madame Élisabeth, restèrent atterrés. Leur douleur, leur surprise fut si violente, qu'elle leur ôta même la force de nier plus longtemps leur identité.

Quant au vicomte de Varni et à son malheureux fils, plongés dans une indicible stupeur, ils regardaient autour d'eux d'un air hébété.

En vain ils voulaient ouvrir la bouche, souffleter d'un démenti la joue de l'infâme colomniateur, épancher leur âme dans un de ces cris où se révèle l'innocence indignée; leur langue était glacée, leurs lèvres muettes; ils restaient là, silencieux et immobiles comme deux statues foudroyées.

Ce fut Sausse qui rompit le silence.

— Êtes-vous bien sûr que ce soit ce jeune homme? demanda-t-il à Drouet, d'une voix que l'étonnement rendait encore tremblante. Dites-nous comment les choses se sont passées, et songez qu'il s'agit de l'honneur d'un homme.

— Ce cavalier s'est penché sur sa selle au moment où les voitures relayaient à Sainte-Menehould; j'étais là, et il m'a dit tout bas à l'oreille: Ces voyageurs sont le roi, la reine, madame Élisabeth, le dauphin madame Royale.

Drouet prononça ces paroles avec la précision la plus nette. Quel motif d'ailleurs pouvait-on lui supposer pour calomnier un homme que, selon toute apparence, il voyait ce jour là pour la première fois?

Elzéar essaya de parler: vain efforts! la commotion avait été trop forte; une sorte d'ébranlement nerveux continuait d'obscurcir son cerveau et de paralyser sa langue; son père, le voyant si pâle et si ébranlé, se croyait en proie à un rêve affreux. Il voulut élever la voix; mais Sausse les regardant tous deux avec une pitié méprisante:

— Silence! dit-il; puis s'adressant à Louis XVI, il lui demanda d'un ton de fermeté mêlé de tristesse:

— Nicz-vous encore que vous soyez le roi de France?

— Je ne le nie plus.

— C'est bien; vous resterez ici jusqu'à nouvel ordre; si vous avez besoin de repos, toute ma maison vous appartient.

Louis XVI et Marie-Antoinette avaient repris leur attitude royale.

Pensant qu'avant la fin de la nuit M. de Bouillé pourrait être à Varennes avec des forces suffisantes pour les délivrer, l'es-

poir ne les abandonnait pas encore. D'ailleurs, une fois reconnu, il leur répugnait de prier ces hommes qui auraient dû se courber devant eux.

Marie-Antoinette jeta un regard empreint d'une dignité douloureuse sur cette foule irritée, sur cette chambre où venait de se décider son sort; puis elle s'achemina vers l'escalier de bois, pour monter dans l'appartement qu'on lui préparait à la hâte. Dans ce mouvement, elle passa devant Elzéar de Varni.

— Oh! monsieur! que vous avions-nous fait? lui dit-elle avec douceur.

Et montant lentement l'escalier, elle disparut.

Le roi la suivit, et passant à son tour devant Elzéar:

— Monsieur! lui dit-il, si cet homme a menti, je vous plains, s'il a dit vrai, je vous pardonne.

Elzéar était toujours muet; mais, en ce moment, son père, se penchant vers la rampe de l'escalier dont Louis XVI montait les premières marches, lui dit tout bas:

— Sire, il y a dans tout ceci quelque secret effroyable; mon fils est victime d'un affreux complot ou d'un horrible hasard; mais je réparerai le mal: que Votre Majesté cherche à gagner du temps; il n'est pas minuit, M. de Bouillé doit être à Dun; je cours vers lui, et à cinq heures du matin nous serons ici avec son régiment...

— Faites, monsieur, nous vous bénissons, répondit le roi avec son ineffable bonté; et achevant de gravir ce misérable escalier, il disparut par la même porte où venait d'entrer la reine.

A la faveur du tumulte, M. de Varni s'avança vers son fils et lui prit la main; cette main était froide; il lui dit quelques mots, Elzéar ne répondit pas. Le vicomte reconnut avec désespoir que l'infortuné jeune homme, brisé par ce coup étrange, inexplicable, inouï, était incapable de le comprendre et de l'accompagner. Alors, s'adressant à Dominique, presque aussi pâle qu'Elzéar.

— Mon ami, lui dit-il, veillez sur mon malheureux fils.

Puis il fit un signe à Claude, dont le visage conservait son expression énergique. Claude se rapprocha de lui; ils se glissèrent furtivement derrière les groupes, pendant que l'attention générale, surexcitée par toutes ces émotions successives, était fixée vers cette humble porte qui venait de se fermer sur ces augustes captifs; ensuite, profitant d'un moment favorable, ils s'élançèrent hors de la maison.

Comme si la Providence avait voulu donner à M. de Varni encore un moment de consolation et d'espoir, à peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue qu'ils entendirent un hennissement.

— C'est « Fatime, » la jument de mon fils! dit le vicomte avec joie.

En effet, à l'angle de la rue, à une distance à peu près égale de la maison de Sausse et de la voûte fatale, ils rencontrèrent « Zulma et Fatime » qu'on avait laissé en liberté, et quo leur admirable instinct maintenait sur la route qu'avaient dû suivre leur maîtres.

— Bien! nobles bêtes! s'écria M. de Varni en saisissant la bride de « Zulma, » et en sautant dessus avec une agilité de jeune homme. Darnioli, montez sur « Fatime, » et en avant!

— Où allons-nous? demanda Claude.

— À Dun, ventre à terre, trouver le marquis de Bouillé.

— Partons! dit Claude déjà en selle.

Mais, à la pâleur d'une nuit d'été, Claude, avant de monter

sur « Fatime, » avait vu briller sur le pavé un morceau de verre, mince débris d'une bouteille, bue peut-être par Drouet ou quelqu'un de ses compagnons. A tout hasard, il l'avait ramassé et mis dans sa poche.

Quelques minutes après, ils étaient sortis de la ville et il couraient au triple galop sur la route de Dun.

La nuit était belle, les deux juments infatigables, et minuit n'avait pas encore sonné aux horloges de Varennes, que déjà M. de Varni et Claude en étaient bien loin.

V

LE SANG INNOCENT.

De Varennes à Dun, il n'y a guère que cinq lieues, mais par un chemin montagneux et difficile. M. de Varni et Claude, galopant sur la crête des collines, sur la pente des ravins, au bord des marais et des précipices, ressemblaient à ces cavaliers de la nuit qu'ont chantés les ballades allemandes.

« Zulma et Fatime » avaient le pied si sûr, qu'elles franchissaient les plus périlleux obstacles sans avoir l'air de se douter ni de l'obstacle ni du péril.

Cependant à un endroit de la route où la montée devenait assez roide pour les forcer à ralentir un peu la vitesse de leur allure, M. de Varni mit sa jument au trot, et demanda à Claude :

— Depuis combien de temps croyez-vous que nous soyons sortis de Varennes ?

Claude regarda le ciel, interrogea les étoiles avec le coup d'œil exercé d'un homme habitué à la vie des champs, et répondit au vicomte :

— Il est une heure du matin.

— C'est cela, et nous devons avoir fait au moins la moitié de la route ; nous arriverons à Dun avant le jour ; nous y trouverons M. de Bouillé, venu de Stenay pour attendre les nouvelles et se tenir prêt à tout... A six heures du matin, nous pouvons être de retour à Varennes : nous délivrons le roi, et alors... oh ! alors, je pourrai songer à mon malheureux fils ; je pourrai questionner le calomniateur, éclaircir cet affreux mystère, savoir d'où est parti ce coup terrible. Une fois le roi sauvé, la tâche faite à l'honneur de mon nom disparaîtra vite, dussé-je la laver avec mon vieux sang !...

Pendant que le vicomte parlait ainsi, les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau d'une colline qui dominait le paysage à plusieurs lieues de distance.

Les nuits sont si courtes, à cette époque de l'année, que déjà une bande blanchâtre, légèrement irisée d'opale, commençait à rayer le ciel et à faire pâlir les étoiles.

A cette imperceptible clarté matinale, M. de Varni et Claude purent voir le chemin qu'ils avaient encore à parcourir. C'était d'abord une descente longue et rapide courant en rampe sinueuse au flanc de la colline qu'ils venaient de gravir. Au bas, le chemin s'enfonçait dans une vaste forêt qui se déroulait à l'horizon comme une ombre immense, laissant à peine jouer sur la cime de ses grands arbres ou au bord de ses massifs quelque lame nacrée, quelque lumineuse dentelure qui en dessinait la silhouette. Dun était derrière cette forêt.

M. de Varni étendit la main dans cette direction :

— Là est le salut ! s'écria-t-il ; puis il approcha l'épée des flancs de « Zulma » pour la lancer au galop.

Mais en ce moment, Claude et lui s'aperçurent que Zulma était dégoûmée.

Claude, en serviteur bien appris, sauta à terre, remit la gourmette ; en même temps, examinant cette noble bête comme pour voir si tout était en bon état, il se baissa avec la rapidité de l'éclair, et, cassant en deux le morceau de verre qu'il avait ramassé à Varennes, il en introduisit un fragment entre la corne et le pied de Zulma.

Ensuite il se rapprocha de Fatime, à laquelle il fit la même opération : une seconde après, il remontait en selle, faisant signe au vicomte qu'il était prêt à le suivre.

Les deux juments étaient si ardentes qu', pendant les premières minutes, leur allure resta la même, mais bientôt cette allure fléchit, et M. de Varni s'écria avec un accent de douloureuse colère :

— Darnioli, ma jument boire !

— C'est bizarre, la mienne aussi ! répondit Claude.

— Oh ! malheur à nous ! que peut-il donc leur être arrivé ?

— Ce n'est rien, un peu de fatigue, voilà tout ; songez que depuis Châlons elles n'ont rien mangé, et que nous allons d'un train diabolique...

— Oui, diabolique, reprit M. de Varni avec un rire d'insensé ; oui, c'est bien l'enfer qui parlait tout à l'heure par la bouche de ce délateur... c'est l'enfer qui arrête notre course au moment où nous touchions au but... Ah ! je me trompais donc encore... Dieu ne m'a donc pas pardonné !

Zulma et Fatime bronchaient à chaque instant ; à chaque instant aussi, le désespoir du vicomte devenait plus violent : il labourait de coups d'éperons le flanc de sa monture, qui, peu habituée à un pareil traitement, se cabrait, ruisselait de sueur, ou s'arrêtait tout à coup en travers du chemin, tremblante comme une feuille.

Cependant les minutes s'écoulaient, l'aube commençait à paraître très-distinctement.

La douleur de M. de Varni devint du délire. Au milieu de l'horrible scène de la maison de Sausse, il avait été soutenu par l'espérance de sauver le roi. Ensuite, l'extrême rapidité de sa course, l'idée d'arriver à Dun avant le jour, avaient suffi pour l'étourdir et faire diversion au tumulte de ses pensées ; mais, dans ce moment, la réalité lui apparut tout entière. Elzéar déshonoré, le roi captif, cette œuvre qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, manquée, brisée, perdue, tels furent les fantômes qui se dressèrent devant lui.

Ses tempes battaient, son front brûlait ; il passait des malédiction aux prières. Tantôt il suppliait Zulma, comme si elle avait pu l'entendre : « Par pitié, encore ces deux lieues ! » lui disait-il en la flattant de la main ; tantôt il l'accablait de coups furieux ; et, au milieu de ces vicissitudes, le temps passait et les cavaliers n'avançaient pas.

A la fin, Claude dit à M. de Varni :

— Monsieur le vicomte, plus ces bêtes sont fines, plus ces traitements les mettent hors de service. Abandonnons-nous à elles ; allons au pas, s'il le faut. Si vraiment nous n'avons plus que deux lieues à faire et cette forêt à traverser, nous pouvons encore arriver à Dun avant le départ du marquis de Bouillé.

M. de Varni finit par se rendre à cet avis : ils s'engagèrent au pas dans la forêt ; mais là, le chemin n'était plus tracé quoiqu'il fit grand jour, le vicomte et Claude avaient peine à diriger.

Arrivés à un carrefour d'où partaient plusieurs sentiers dont on n'apercevait pas l'issue, ils eurent encore un instant d'hésitation et de doute. Au bout d'un de ces sentiers, ils virent une maison de bûcheron.

Claude, qui semblait partager toutes les angoisses de son maître, lui offrit d'aller en courant jusqu'à cette chaumière, demander aux habitants le chemin le plus court jusqu'à Dun.

Il mit pied à terre, et y courut de l'air le plus empressé du monde ; arrivé là, il fit le tour de la maison, y perdit encore un quart d'heure, et, revenant tout essoufflé, il dit à M. de Varni qu'il n'avait trouvé personne. Bref, lorsqu'ils sortirent enfin de cette forêt maudite, et qu'ils aperçurent à quelque distance la flèche du clocher de Dun, Claude, calculant l'heure d'après la position du soleil, reconnut avec une joie secrète qu'il était près de cinq heures du matin.

Dix minutes après, ils arrivaient à Dun ; à la porte de la ville ils rencontrèrent un soldat vêtu en paysan, qui les examina avec attention, et leur dit à demi voix

— Espoir, Montmédy.

— Espoir, Montmédy ! répétèrent les cavaliers.

— M. de Bouillé vient de partir, leur dit alors le soldat, il s'est lassé d'attendre, il a pensé que le roi était retenu à Varennes.

— Ce n'est que trop vrai ! reprit douloureusement M. de Varni.

— Il s'est replié sur Stenay pour prendre avec lui le « Royal-Allemand », qui se tient tout prêt, se porter sur Varennes et délivrer le roi, marchez dans cette direction, peut être le rencontrerez-vous.

— Ah ! nous pouvons être ici depuis deux heures ! s'écria le vicomte désespéré, ces deux heures, c'est la honte de ma maison, c'est la perte de l'infortuné monarque.

Le soldat ne comprenait rien à ce langage, Claude alors, pensant qu'il pouvait sans inconvénient guerir Zulma et Fatime, se mit à les examiner avec soin, enleva adroitement les deux morceaux de verre, constata les deux écorchures, dont il n'était plus temps de rechercher la cause et qu'il bissa avec de l'eau de vie.

Ils entrèrent ensuite dans une auberge que le soldat leur indiqua, firent donner l'avoine à leur montures, les laissèrent prendre un peu de repos, et repartirent au bout d'une heure, allant à la rencontre de M. de Bouillé.

Ils le rencontrèrent à moitié chemin, entre Dun et Stenay, il marchait à la tête du régiment de « Royal-Allemand », dont les dispositions étaient excellentes, et que le marquis, par quelques paroles d'une franchise martiale, avait achevé d'électriser.

M. de Bouillé reconnut le vicomte de Varni, dont le visage abattu, crispé de douleur, ne lui laissa plus de doute sur les événements de la nuit.

— Eh bien ? lui dit-il tout frémissant d'impatience.

— Eh bien ! monsieur le marquis, le roi a été arrêté hier soir à Varennes.

— A quelle heure ?

— A onze heures.

— A onze heures du soir ! .. et il est maintenant six heures ! s'écria M. de Bouillé en regardant à sa montre ; vous avez mis sept heures pour faire sept lieues, lorsqu'il s'agissait du salut du roi de France ! Ah ! je dois donc me repentir de vous avoir choisis !

En tout autre temps, ces paroles adressées, devant témoins, à un homme aussi fier que M. de Varni, eussent amené une explosion violente et une provocation immédiate. Mais cette âme altière était tellement brisée par cette série d'émotions, que ce fut presque avec le trouble d'un criminel que le vicomte répondit :

— Pardonnez-moi, monsieur... un accident est arrivé à mes chevaux...

— Dans des circonstances pareilles, on s'arrange pour ne pas éprouver d'accident, répliqua brusquement M. de Bouillé. Puis, se tournant vers les officiers et les soldats de « Royal-Allemand » :

— Votre roi, leur dit-il, est à quelques lieues de vous, le peuple de Varennes l'a arrêté. Le laisserez-vous, insulté et captif, entre les mains des municipaux ? il vous attend ; il compte les minutes. Courons le délivrer et le rendre à la nation et à la liberté ! je marche avec vous... suivez-moi !

— Oui ! oui ! à Varennes ! s'écria tout le régiment avec le plus vif enthousiasme.

Au bout de deux heures, et comme ils venaient de dépasser la forêt de Dun, ils virent arriver à eux une petite troupe de cavaliers, parmi lesquels le vicomte reconnut avec une nouvelle angoisse Elzéar et Dominique.

Ces cavaliers venaient de Varennes, à l'expression de découragement et de tristesse qui se révélait dans toute leur attitude, il était facile de pressentir la nouvelle qu'il apportaient.

— Monsieur de Goguelas, dit le marquis de Bouillé à celui qui paraissait le chef de cette petite troupe, que venez-vous nous apprendre ?

— Tout est fini, dit l'officier d'un air sombre, le roi et la famille royale ont quitté Varennes depuis une heure.

— Mais nous pouvons nous jeter sur leur passage, enlever l'escorte qui les retient prisonniers, les amener au milieu de leurs fidèles soldats ! s'écria M. de Bouillé avec l'accent du désespoir. Nous pouvons...

— Rien ! interrompit M. de Goguelas ; entre le roi et nous, il y a maintenant cent mille hommes de garde nationale, d'ailleurs, il nous le défend.

— C'est donc vrai, tout est fini ! murmura M. de Bouillé, avec étonnement, puis, relevant la tête et fixant sur l'officier un regard où perlait malgré lui, une larme brûlante :

— Monsieur de Goguelas, dit-il froidement, votre rapport.

— Voici, général. Tout s'était bien passé jusqu'à Pont-de-Vesle ; là, la présence des hussards avait excité quelque émotion ; cependant les voitures royales ont pu relayer sans encombre. Même incident à Sainte-Menchould, où l'agitation populaire a forcé M. d'Andoins de faire rentrer ses dragons au quartier quelques heures avant le passage des voitures.

Pourtant, là aussi, le changement de chevaux avait pu se faire et les attelages repartir, malgré ces symptômes d'inquiétude et de méfiance ; mais ce court moment avait suffi à un habitant de Sainte-Menchould pour prendre une résolution qui a tout perdu.

— Qu'a-t-il fait ?

— Ayant, en sa qualité de maître de poste, tous les chevaux du relais à sa disposition, il est monté sur le meilleur, et a pris un chemin de traverse qui lui a donné une heure d'avance ; il est arrivé à Varennes avant le roi, et il a réveillé ses amis, donné l'alarme, sonné le tocsin. Le roi a été arrêté, conduit chez le procureur de la commune ; et là, après quelques tentatives inutiles, forcée a été de déclarer son identité.

— Après ?

— Celle se passait à onze heures du soir ; le roi n'a plus cherché alors qu'à gagner du temps, il savait qu'un des cavaliers qui l'escortaient depuis Châlons était parti à toute bride pour venir vous trouver et vous ramener à Varennes...

(A CONTINUER.)